

Ci-devant "LE VRAI GROGNARD"

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN, 50 Cts
 SIX MOIS 25 Cts
 LE NUMERO..... 1 Ct.
 Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 8 centimes la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 pour cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse

En face de l'Hôtel du Canada

Boite 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

IV

LE BAL.

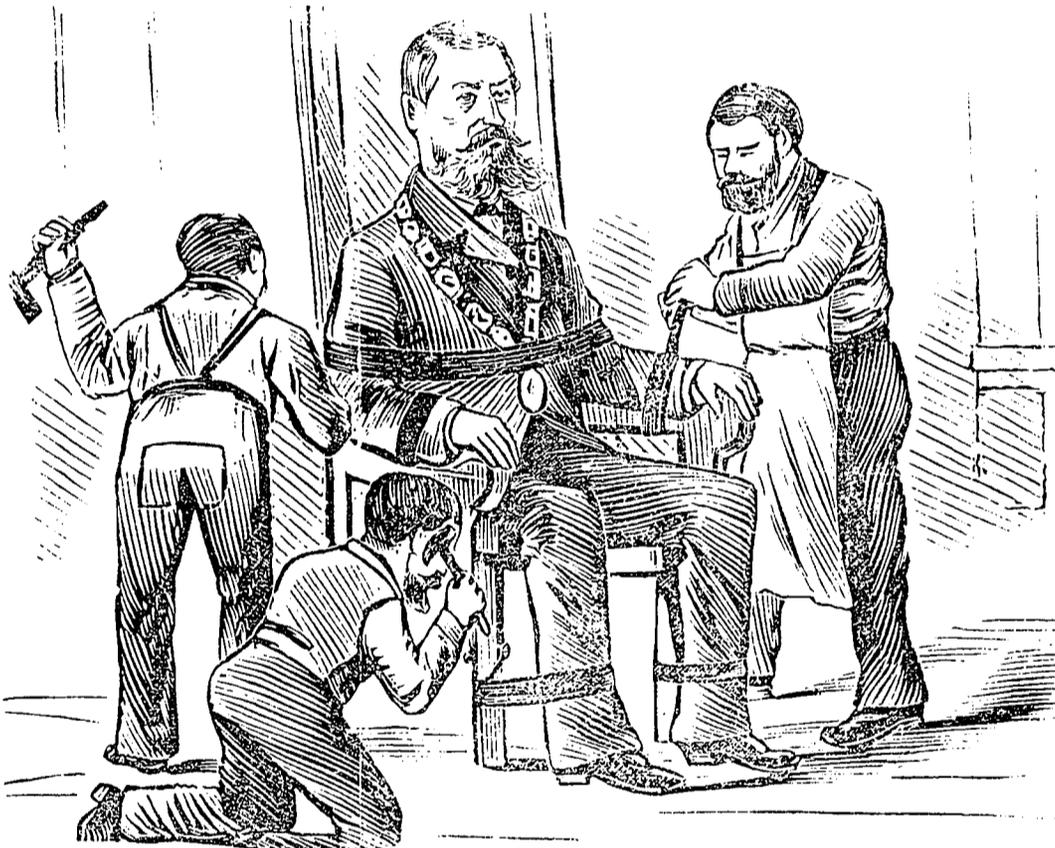
—Sapristi!... si c'est à force de les avoir mis sur un bon pied, j'aime à croire que madame votre nièce ne suivra pas ses conseils! Le vieux marin rit, en répondant :

—Soyez tranquille, ma nièce n'en fera qu'à sa tête, elle ne suit les conseils de personne. Allons, Lundi-Gras, le vent en poupe, mouso! il est temps de virer de bord.

—Comment, mon capitaine, vous voulez déjà partir? mais il y a un souper, on me l'a dit à l'office...

—Je le sais pardieu bien, qu'il y a un souper, puisque c'est moi qui l'ai commandé, mais c'est pour cette jeunesse qui va danser toute la nuit, tandis que nous autres, vieux chasse-maree, nous allons nous coucher. Il me semble d'ailleurs, drôle, que tu as assez bu et assez mangé pour ne plus avoir besoin de rien!

—Je vous assure, capitaine, que



UN MAIRE A PERPETUITÉ.

C'est décidé, l'hon. J. L. Beaudry, restera le maire de Montréal. On le fixe au fauteuil civique à fer et à clous.

J'aurais soupé avec plaisir...

—Tais-toi, vieux pékin! Allons, en avant! marche!

M. de Vabeaupont et son mousse son partis. Le bal est alors dans tout son éclat, la danse est très animée, car le capitaine a bien fait les choses: le punch circule entre chaque danse; les cavaliers ne s'en font pas faute et madame Flambard les imite en disant aux danseuses :

—Mesdames, croyez-moi, buvez du punch, cela est infiniment préférable aux glaces et aux sirops. Avec le punch, vous ne vous donnerez jamais une fluxion de poitrine.

—Mais nous nous griserons, dit madame Vespucce.

—Non, il ne s'agit que de s'y habituer.

Parmi toutes ces figures gais, joyeuses, animées, celle du marié

est la seule qui exprime le moins d'entrain et de gaieté. Son ami Frédéric, qui est là en observateur, l'aberde en lui disant :

—Qu'as-tu, mon cher Adolphe? pour un marié, je te trouve un air pensif qui n'est pas de circonstance.

—Ah! ma foi, mon ami, je n'en peux plus! toujours danser, c'est assommant!... je n'ai jamais été bien fou de la danse... Un quadrille par-ci par-là! c'est bien, mais ne jamais se reposer, ce n'est plus un plaisir!

—Et qui t'oblige à faire ce métier-là?

—C'est ma femme... Cézarine m'a donné des tablettes sur lesquelles elle a inscrit les noms des personnes qu'il faut que je fasse danser... tu as bien vu tout à l'heure : quand j'ai eu l'air de vouloir me reposer, elle m'envoie

bien vite madame Flambard pour me rappeler à mes devoirs...

—Adolphe, veux-tu me permettre de te donner un conseil?..

—Parle, je t'écoute.

—J'ai frêmi pour toi, tout à l'heure, en écoutant le portrait que M. de Vabeaupont a fait de sa nièce... S'il a dit vrai, ce n'est pas une femme que tu épouses c'est un cuirassier!

—Ah! quelle idée!

—J'aime à croire, reprit Frédéric que le cher oncle a chargé le portrait, mais cependant ta femme se montre déjà un peu exigeante avec toi... Cette dame Flambard... veuve de trois maris, ne cesse pas de dire qu'il faut que ton épouse te mette sur un bon pied.

—Le meilleur pied en ménage, c'est la douceur, c'est une complaisance réciproque, c'est de ne

pas dire : Je veux être le maître, mais de ne jamais faiblir quand on a raison. Si tu t'habitues à faire toutes les volontés de ta femme, elle finira par te regarder comme un zéro, puis agira sans te consulter.

—Ah! sois tranquille, j'ai aussi du caractère; si on me pousse à tout, je le ferai voir!

—C'est très bien, mais il vaudrait mieux ne pas te laisser pousser à bout...

—Ah! voilà la ritournelle de la danse... c'est une valse cette fois... j'en aime pas la valse...

—Eh bien, ne valse pas!...

—C'est le tour de madame Boulard... une femme énorme... un peu, je ne pourrai jamais la soutenir.

—Ne valse pas, dis que cela t'écourdit.

—Mais Cézarine sait bien que je valse... j'ai valsé avec elle... Ah! bon! voilà l'aide de camp qui vient m'avertir...

—Ah oui! la veuve aux trois maris s'avance vers nous!... tiens-toi sur tes gardes!

Madame Flambard s'avance en effet, et dit au marié :

—Eh bien, vous n'entendez donc pas?... ou valse; c'est madame Boulard que vous devez inviter, Cézarine vient de me le dire.. Allez vite!... vous perdez déjà plusieurs mesures... mais allez donc!

Frédéric pousse son ami, en lui disant à l'oreille :

—N'y va donc pas.

Adolphe hésite, puis murmure :

—Je suis bien fatigué... et madame Boulard valse très-mal...

—Vous la ferez aller. Avec un bon valseur une femme va toujours.

—Non, quand une dame n'a pas d'oreilles, son valseur ne peut pas la faire aller en mesure.

—Mais allez donc, monsieur Pantalon, puisque c'est la volonté de votre femme...

—Non... je ne valserai pas cette fois.

—Ah! par exemple!... voilà qui est bien peu aimable, bien

LE GROGNARD

MONTREAL, 13 JANV. 1882.

A NOS ABONNÉS.

Nous avons expédié cette semaine les comptes de tous nos agents et abonnés retardataires.

Nos agents doivent payé tout les mois.

L'abonnement est payable d'avance et nous n'entendons pas babiner sur ce sujet.

Les personnes qui ne solderont pas leurs comptes dans la huitaine seront rayées de notre liste.

Nous acceptons les timbres-postes canadiens en paiement de souscription, mais les timbres des Etats-Unis subiroit un escompte de 10 pour cent.

Ah ça ! messieurs les abonnés du *Grognard*, nous avons aujourd'hui à vous entretenir d'une question fort sérieuse, d'une question vitale pour notre feuille. Nous voulons parler de l'irrégularité régulière avec laquelle une certaine classe de nos lecteurs paie son abonnement.

Elle ignore qu'un journal illustré ne s'imprime pas pour des prunes, nous avons à payer toutes les semaines la facture de notre fournisseur de papier, les gages des typographes, des dessinateurs, des graveurs et autres. Nous ne recevons aucune subvention du gouvernement d'Ottawa ni de celui de Québec. Nous ne faisons pas comme certain ministre du cabinet provincial qui ne paie pas de loyer, pour son bureau, lorsque l'échéance arrive nous payons notre terme. Ainsi donc il est bien compris que nous devons être payé par nos abonnés.

Ily a deux semaines nous avons expédié nombre de comptes à nos abonnés retardataires s'ils ne s'exécutent pas dans la huitaine nous sommes ré-olus de biffer leurs noms sur nos livres et ensuite de mettre leurs comptes entre les mains d'un avocat sans entrailles. Cet avocat nous a promis qu'intenterait des actions pour 50 cents et les défendeurs paieront \$3 ou \$4 de frais au début de la procédure.

Ainsi donc, messieurs les abonnés retardataires, gare à vous.

BIBLIOGRAPHIE.

Le public de Durham peut s'attendre à une traite extraordinaire sous la forme d'une brochure qui causera un émoi très-vif par les révélations intéressantes qu'elle contiendra. Cette brochure sera le contre-poison du livre où il est question des tribulations d'un organiste, livre mentionné dans le dernier numéro du *Grognard*.

Les lecteurs de cette brochure se convaincront facilement de la fausseté et de l'absurdité des accusations portées par un calomnia-

teur contre une personne respectable de Durham. La brochure parlera d'un petit commis, sec, d'un teint jaune et bilieux, intéressé à la santé d'une grande vache jaune dont son frère tient la queue, et dont les cornes sont tenues par un Buffalo de Québec. Le héros jaune, surnommé le petit Jacques, brûle d'une flamme ardente pour une pagée de clôture et des petits choux blancs autrefois mentionnés dans les journaux. Les débordements du fleuve jaune entraîneront sous peu la destruction complète d'un moulin à vent construit dans les environs de Danville. Cette brochure rendra à jamais célèbre la vache et son triste médecin.

Il sera question d'un autre individu séparé de sa femme et qui valot d'écurie près de Sherbrooke, après avoir laissé sa femme dans la misère.

(Communiqué.)

UN VISITEUR DANGEREUX

Il y a dans les mémoires du duc de Wellington plusieurs exemples de sang froid et de présence d'esprit déployés dans des circonstances critiques par ce militaire célèbre, mais je ne sache pas l'anecdote suivante ait jamais été publiée, quoique cependant elle soit bien authentique. Elle eut lieu quelques années avant sa mort, à sa résidence magnifique qu'il possédait sur la rue de Hyde Park, Londres.

Comme tous les hommes publics en Angleterre, le duc était tellement accablé de visites importantes pendant le jour et la nuit, que l'on avait jugé nécessaire de poster une nombreuse garde à sa porte. Nonobstant cette précaution le vieux militaire était cependant assez souvent dérangé. Un jour qu'il était seul dans sa bibliothèque, occupé à écrire, la porte s'ouvrit brusquement et un individu à la mine farouche et repoussante, vint se planter devant lui, son chapeau sur la tête et les traits empreints d'une férocité sauvage. Le duc fut un peu surpris de cette visite sans cérémonie, et voyant d'un coup d'œil à qui il avait à faire, lui dit brusquement :

— « Qui êtes vous ? »
 — « Je suis Dionitrus. »
 — « Eh ! bien, que voulez-vous ? »
 — « Votre vie ! »
 — « Ma vie ! »...
 — « Oui, on m'a envoyé vous tuer. »

— « Voilà qui est singulier, dit le général en se rejetant en arrière dans son fauteuil, et en observant l'intrus avec calme.

— « Pas du tout, parce que je suis Dionitrus, dit l'étranger, et qu'il faut que je vous mette à mort. »

— « Etes-vous obligé de remplir votre devoir aujourd'hui, demande le général. »

— « On ne m'a pas dit que ce fut précisément pour aujourd'hui, seulement il faut que je remplisse ma mission. »

— « C'est parfait, dit le duc, mais comme je suis occupé, dans le moment et que j'ai beaucoup de lettres à écrire, il ne me conviendrait pas de mourir aujourd'hui. » L'étranger le regarda fixement pendant une pause d'une seconde.

— « Donc, continua le duc, soyez assez bon pour revenir, ou de m'écrire pour me donner rendez-vous quelque part. »

— « Et vous serez prêt alors ? »

— « Mais, sans doute. »
 Et le duc se remit avec calme à sa correspondance. Le fou assourdi par ce sangfroid et l'aspect sévère de la figure du vieux militaire, sortit à reculons, sans ajouter un seul mot et dix minutes plus tard il était en sûreté dans une cellule de Bedlam.

Bois Rosé.

LA FRANC MAÇONNERIE ET SES MYSTÈRES.

Il y a 60 ans passés un certain américain des Etats-Unis du nom de Wm. Morgan, disparut soudain sans que jamais on ne put savoir ce qu'il était devenu.

Que s'était-il passé ? C'est ce que tout le monde se demandait, mais sans jamais pouvoir lever le plus petit coin du voile qui recouvrait cette disparition mystérieuse.

Cependant un drame sanglant, terrible, avait eu lieu, connu de quelques acteurs seulement, à Fort Niagara. Ce drame en voici la substance tel que donnée par l'un de ses auteurs qui ne voulut pas emporter dans la tombe là où il est descendu, le terrible secret, dont la conscience était restée surchargée.

Morgan, franc-maçon, avait parait il encore le déplaisir des loges pour avoir révélé quelque uns de leurs secrets. De suite il fut enlevé sans bruit et logé à Niagara dans le magasin du Fort, en attendant que les loges locales eussent statué sur son définitif, ce qui ne tarda pas. Sur ces entrefaites, le « chapitre royal » siégea à Lewiston et décida que Morgan devait mourir. Alors le Colonel Wm. King, officier de la guerre de 1812 et membre de la chambre d'Assemblée du comté de Niagara M. Whiney de Rochester, M. Howard de Buffalo, M. Chubbuck de Lewiston et M. Garside du Canada tous franc-maçons, montèrent dans une voiture fournie par le Major Barton et se dirigèrent sur le Fort Niagara. Ils firent acroïre à leur prisonnier Morgan qu'ils allaient l'établir et qu'il irait bientôt le rejoindre. Il s'embarqua avec eux en canot et rendu au confluent de la rivière, il fut garcté solidement et précipité avec une énorme pierre au cou au fond de l'abîme !

Tel est le triste récit qu'un des complices de ce meurtre maçonnique a fait sous la foi du serment et dont maintenant l'authenticité ne fait plus doute.

C'est ainsi que la franc maçonnerie qui ne pardonne jamais, traite ceux qui désertent ses

rangs ou trahissent ses secrets. Tuer un homme est pour les loges une affaire de rien. Ça se décide, comme pour Morgan entre deux petits verres de champagne, en buvant à la santé de la victime :

« A nos ennemis, puissent-ils trouver une fosse six pieds de creux, six pieds de long et six pieds d'étondue de l'est à l'ouest. »

BADINAGES.

Un avocat bien connu au Palais arriva à l'improviste chez un de ses amis, vieux célibataire, et le trouve occupé à lutiner sa bonne ; il le raille fort gaiement à ce sujet.

— Mon cher, lui répond l'ami, tu te permets de blaguer et tu n'en as pas le droit, car je trouve qu'il vaut cent fois mieux embrasser les bonnes que les mauvaises causes !

Un commissaire d'Ecole de la paroisse de St. Barthémy, voulait faire cesser l'engagement du principal instituteur de la paroisse parce qu'il disait-il. Il ne sait pas son français et moi-même j'ai eu occasion de lui entendre faire des fautes de langage. Ainsi il disait à quelqu'un qui lui demandait quelle heure il était :

Il est trois heures zé demie (trois heures et demie) mais c'était bien dit repris le commissaire, tout fuyieux !!! mais pourquoi es sacré z ?

Un de nos camarades, se sentant indisposé, va consulter un vieil ami de sa famille, docteur en médecine, qui a renoncé depuis longtemps à l'exercice de la profession.

Après avoir interrogé et examiné le sujet, le docteur rend son oracle :

— Ne t'inquiète pas, c'est une fièvre muqueuse. Quand elle est bien soignée, cela ne dure pas plus de trois semaines.

— Et quand elle n'est pas soignée ?

— Alors, c'est l'affaire d'une quinzaine de jours !

En police correctionnelle :
 Le président. — Pourquoi avez-vous volé cette paire de bottines ?
 L'accusé. — Mon président, c'était pour voir si la police était bien faite.

Vive discussion, l'autre jour, dans le conseil municipal d'une petite commune voisine de Pointoise. Le maire proposait un vote de fonds pour construire un pont.

— Pourquoi ce pont ? objecta un conseiller, il n'y a pas de rivière.

— Qu'est-ce que cela fait ?... répondit le maire avec conviction et solennité, faisons d'abord le pont, nous voterons ensuite les fonds

peu galant ! votre femme sera furieuse.

— Oh ! je ne crois pas. J'aime à croire que ma femme ne me boudera pas pour si peu de chose.

La veuve s'éloigna fort m'éconcte et va rendre compte à Cézarine de la résolution de son mari. La nouvelle épousée ne comprend pas que celui-ci puisse refuser de faire ce qu'elle veut, et dit à M. Fouillac, qui est près d'elle :

— Monsieur Fouillac, allez donc trouver monsieur mon mari, il n'aura pas compris madame Flambard ; il doit cette valse à madame Boulard... cette dame l'attend, elle en a refusé d'autres parce qu'elle compte sur lui, ce serait affreux de lui faire manquer la valse... allez lui dire cela.

— J'y vole, belle dame ! et au besoin, si votre époux se refuse à faire valser cette dame, je le remplacerai, quoique je sois un assez mauvais cavalier !...

— Ah ! vous êtes un homme charmant ! vous faites tout ce qu'on veut, vous !

— Je n'ai plus d'autre profession, madame.

M. Fouillac se dirige, en se dandinant, vers le mari, tandis que Cézarine dit à madame Flambard :

— J'ai bien dans l'idée que c'est ce M. Duvassel, ce nouvel ami d'Adolphe, que je n'avais pas encore aperçu, qui lui donne de mauvais conseils ; car jamais jusqu'à présent Adolphe n'avait refusé de faire ce dont je le priais !...

— Oui, dit la veuve, il parlait tout bas à votre époux, et il avait l'air enchanté quand M. Pantalón a refusé de valser.

— Oh ! mais nous verrons ; il ne faut pas que mon mari s'imagine qu'il doit prendre conseil d'un autre que moi !...

Non, non, je ne souffrirai pas cela. Ce M. Duvassel, ce soi-disant docteur, n'aura qu'à bien se tenir.

M. Fouillac est arrivé près du marié, qui cause toujours avec son ami Frédéric ; il lui sourit gracieusement en lui disant :

— Monsieur le futur... ah ! pardon, je me trompe ; vous n'êtes plus le futur, puisque vous êtes le présent. Monsieur le marié, je viens près de vous en ambassadeur... C'est votre superbe épouse qui m'a délégué ses pouvoirs ; il s'agit de vous prier de faire valser madame Boulard, que je ne connais pas, mais que l'on m'a montrée de loin... Petite brune, très-grasse... courte de taille, et qui a des roses dans la coiffure... je la vois d'ici.

— Monsieur Fouillac, je suis fâché de la peine que vous avez prise, mais j'ai déjà dit à madame Flambard que je desiro me reposer un peu ; je suis très-fatigué...

— Ainsi, vous ne voulez pas faire valser madame Boulard ?...

— Non, pas cette fois.

— Eh bien, donc, si vous le permettez, je vais vous remplacer ; je vais faire valser cette dame qui vous attend, je lui dirai que vous avez une crampo...

A Continuer.

pour la rivière.
Et le crédit fut voté par acclamation.

Dans une soirée, dialogue pris sur le vif:
—Monsieur, taisez-vous, mon mari nous regarde!
—Qu'est-ce que ça me fait? il est sourd!

Quelques mots d'actualité à propos du légendaire Santa Claus:
—Ma fillette, qu'est-ce que tu veux pour ton *Christmas*?
—Oh! maman, ne cherche pas, donne-moi tout ce que tu pourras.
Voilà un mot d'enfant qui est le fond de la pensée de bien des grandes personnes...

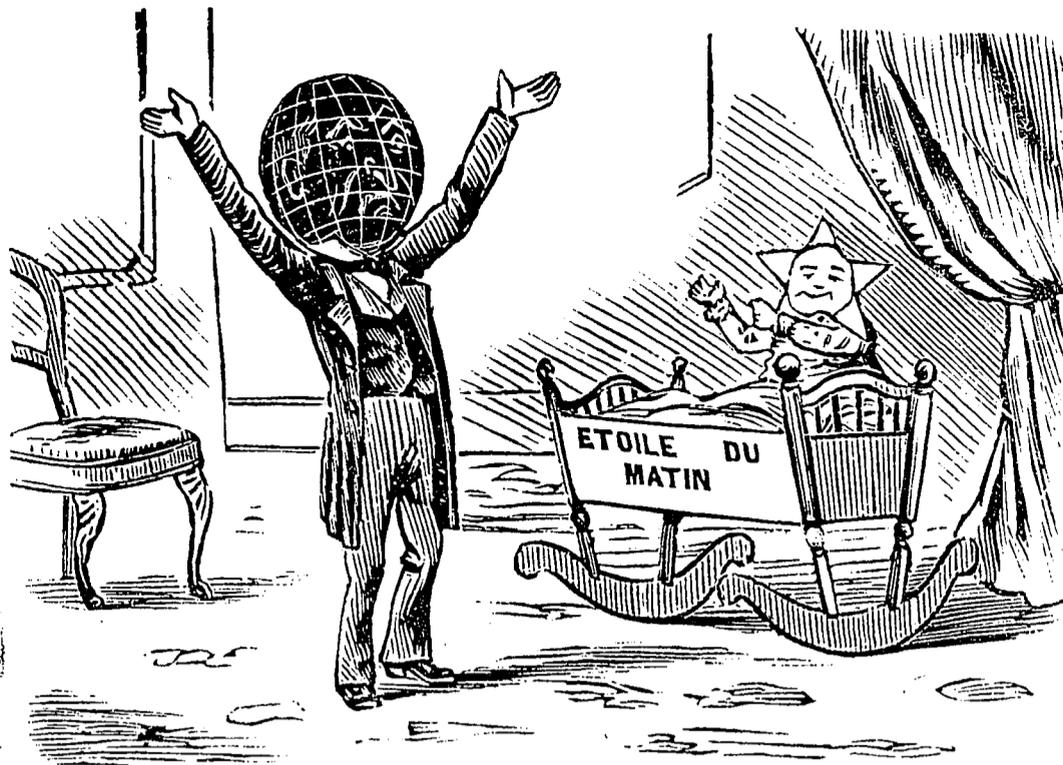
Noquet a six ans; le matin de sa fête, en s'éveillant, il trouve couché sur son lit un superbe polichinelle. Le jeune homme le regarde avec étonnement et peut être un peu de frayeur.
—C'est le bon Dieu qui t'a envoyé cela! lui dit sa maman.
—Ah! fait Noquet rêveur; mais si le bon Dieu a voulu me faire plaisir, comment n'a-t-il pas su que j'aime mieux une trompette!

A propos d'inondations:
—Les Parisiens, s'écrie un bon Provençal, font un tas d'embarras quand *leur* Seine monte; chez nous, c'est bien plus simple, le maire allume une botte de paille, tout le monde croit qu'il y a le feu, tous les habitants courent avec des seaux chercher de l'eau à la rivière et, naturellement, la rivière baisse!

Le jour de l'an, l'oncle X... qui fait le commerce de diamants, a envoyé à sa nièce, Mme Z..., un sac de marrons glacés.
—Quel grigou!... s'écrient les époux Z..., qui s'attendaient à mieux que cela...
Et ils s'empresent, le soir même, de repasser le caleau à la famille Y..., envers laquelle ils ont des obligations.
Le lendemain, M. et Mme Y... accourent chez les Z... et se confondent en remerciements chaleureux.
—Ah! vraiment! c'est trop!...
—Laissez donc! pour un malheureux sac!...

—Je ne parle pas du sac... mais de ce qu'il y avait dedans, répond Y..., en montrant du doigt deux superbes dormeuses aux oreilles de sa femme.
Tête des époux Z...!

Un mot de bébé:
—Puisque mes dents vont tomber, dis, maman, qui donc m'en mettra d'autres... Est-ce un dentiste?
—Le bon Dieu, mon enfant,



UN ENFANT HEUREUX.

Le *Monde* est au désespoir de voir plein de vie l'enfant qu'on a essayé d'empoisonner avant sa naissance avec de la carotte à Moreau.

—Mais puisqu'on ne le voit pas.
—Il enverra son petit Noël.
—Oh! merci. Je ne veux pas mettre toute une nuit ma bouche dans la cheminée.

Bébé a vu un monsieur fermer son chapeau mécanique. Cette galette noire l'a extraordinairement amusé.
Il va prendre aussitôt le chapeau haute forme de son oncle et le lui apporte à l'état d'accordéon.
—Pas amusant, ton chapeau, j'ai eu beaucoup de peine, va! Je me suis assis trois fois fois dessus et encore j'ai pas pu le fermer!

On opère un grand déménagement devant une maison de belle apparence. Les déménageurs déploient une activité fiévreuse; les bon-oles, les meubles rares, les bronzes, tout est passé, lancé même de mains en mains jusqu'à la voiture, où un autre déménageur les prend et les enfouit dans des paniers.
Survient une pendule.
Le zèle ne se refroidit pas; elle est lancée de manoeuvre en manoeuvre, comme un pain de sucre dans une grande épicerie. Arrivée à l'avant-dernier jeton, qui se contente de lancer au jugé, elle est précipitée sur le pavé, où elle se répand en mille miettes, comme c'est son droit et son devoir.

Arrive le chef des déménageurs, furieux:
—Pourquoi jetez-vous une pendule comme cela?
—C'est, répond le coupable, parce que le bourgeois a dit qu'il donnerait cinq francs de pourboire si tout était fini en deux heures.
—C'est différent! fait le chef; dépêchez-vous.
Et il fait disparaître le corps du

delit, après quoi l'orgie de projection recommence.

V'LA LE TEMPS

Toutes les fourrures sont à bon marché chez

C. ROBERT.

Les importations d'hiver viennent d'être déballées et chaque article a été marqué à un chiffre si bas que nous ne redoutons pas la concurrence.

CAPOTS EN MOUTON DE PERSES.

CAPOTS EN CHAT SAUVAGE.

MANTEAUX ET CIRCULAIRES EN SEALSSKIN POUR DAMES.

Bon choix de fourrures dans les derniers styles, gantelots, manchons etc.

Spécialité de teinture et de réparation de fourrures.

C. ROBERT.

Coin des rues St. Laurent et Vitré.
25 nov.—fm.

Le Palais de Glace.—Pendant le prochain carnaval le Palais de Glace construit près du Windsor excitera l'admiration de tous les étrangers qui visiteront Montréal. Cet édifice disparaîtra, mais on se rappellera toujours que les plus beaux pots à tabac, les meilleurs cigares de la Havane, etc. se vendent toujours au prix du gros chez A. Nathan No. 71 rue St. Laurent.

LE BOULEVARD.

Alphonse Mercier, sera toujours à notre avis, le Roi des Restaurateurs de Montréal. Il a puise ses leçons à bonne école, ayant fait son apprentissage au St. Lawrence Hall. Il met un chic tout particulier dans la préparation de ses breuvages de fantaisie. Nous connaissons beaucoup d'hôteliers qui donneraient \$1,000, pour suspendre les secrets de ses préparations Lunches froides, huîtres en écaille, Vins des premiers crus, cigares importés de la Havane. Tout est appétissant au Boulevard, No. 60 et 62 rue St. Gabriel.

MAISON E. L. ETHIER

No 19 rue Gosford.
(Au coin de la rue du Champ de Mars.
Ce restaurant vient de s'ouvrir sur le modèle des établissements de première classe à New York. Rien n'a été épargné pour le confort du consommateur.
M. E. L. Ethier est avantageusement connu par son talent et son esprit d'entreprise comme restaurateur.
Magnifiques salons privés.
Soupe aux huîtres préparées en trois minutes.
Vins, liqueurs, cigares etc. de premier choix.
E. L. ETHIER.

UN APERCU.

Nos articles réduits obtiennent un succès immense.
La clientèle nombreuse qui nous visite chaque jour prouve suffisamment que nous vendons à très bas prix.
Foule au Département des Cachemires.
Pour les raisons suivantes:

Cachemire noir pure laine	réduit à 30 cts.	41	55	50	59	63
"	"	"	"	"	"	"
"	de 45 cts.	55	75	70	80	85
"	"	"	"	"	"	"
"	"	"	"	"	"	"

Foule au Département des Etoffes à robes.
Pourquoi?
Un énorme lot, qualité extra de 27c. réduit à 10c.
Un autre lot, qualité extra de 39 cts. réduit à 25 cts.

Foule au Département des Broderies.
Incroyable!!
Prix: 3 4 5 6 7 8 10 12 cts. la verge.
Mouchoirs bonne qualité 4 5 et 8 cts.

Foule au Département des Chemises.
Chemises tweed de 1.25 réduites à 85 cts.
Chemises tricotées de 1.75 réduites à 1.20
Chemises winsey croisé de 80 réduites à 50c.

Corps & caleçons à 30 35 40 45 cts.
Chaussettes laine, prix unique 20 cts.
Chaussettes laine écossaise, 3 paires pour 1 piastre.

Foule au Département des Soieries.

Foule au Département des Gants.

Foule partout.

C'un de nous se rendant en Europe, vers la fin du mois, se chargera volontiers de tout ordre qui lui sera confié pour achats à Paris et à Londres.

BOISSEAU Freres
235 & 237,
RUE ST. LAURENT.

LE FIL CLAPPERTON réunit les meilleures conditions pour la couture à la main et à la machine.

LES BEAUX ENTERREMENTS.

Paris va assister demain ou après-demain à ce que le peuple appelle "un magnifique enterrement". Le peuple parisien, qui, au fond, a un grand respect pour les morts, a toujours été friand de cette sorte de spectacle : il y va en foule comme à une représentation gratuite. Sous les vaines apparences d'un deuil, d'apparat, lorsqu'un grand homme meurt, quel qu'il soit—ses obsèques sont une sorte de "réjouissance" publique.

Le Parisien salue à tout moment le corbillard qui passe ; mais il ignore généralement sous quelles formes et à quel tarif il sera lui-même enterré un jour. Il ne connaît guère que la lettre de faire part, le rendez-vous à la maison mortuaire et la conduite du corps à l'église et au cimetière. Les détails les plus intéressants d'un enterrement à Paris sont moins connus.

Il a fallu des siècles pour arriver à une organisation à peu près satisfaisante des services funèbres à Paris. Jadis, pour remplacer la lettre de faire-part, on se contentait de faire le "cry des corps". A toute heure du jour et de la nuit, "les crieurs jurés" s'en allaient par les rues agitant leurs clochettes :

Réveillez vous, gens qui dormez,

Priez Dieu pour les trépassés.

Ils grippaient le nom du mort, le lieu du décès, l'heure des funérailles. Vêtus d'une calmatique blanche, semée de larmes noires, ornée de têtes de squelette, posés sur des ossements entrecroisés, ils épouvantaient les enfants, et faisaient aboyer les chiens comme au clair de lune. Leur costume, après avoir été longtemps un épouvantail, devint un objet de risée : on le remplaça par la robe noire des avocats.

Lorsqu'ils suivaient le convoi d'une personne de qualité, ils portaient sur la poitrine un écusson de carton peint représentant les armoiries du défunt que l'on applique aujourd'hui sur les draperies du corbillard. Ces crieurs jurés cumulaient diverses sortes de *crys* : outre les morts, ils criaient le vin à vendre, les enfants égarés, les chiens perdus ; ils criaient les choses "étranges", dit une ordonnance royale. Chaque cri était coté cinq sous parisis ; le métier n'était pas mauvais, paraît-il.

Les crieurs jurés, que le peuple parisien appelait familièrement "clocheteurs des trépassés", étaient tenus d'assister aux obsèques des personnes, royales, en robe drapée et une sonnette d'argent à la main. En ce temps-là, dans les grands enterrements, le clergé, au lieu d'aller simplement en voiture, montait à cheval. On lit, en effet, dans le *Journal de Barbier*, à la date de février 1740.

"Le corps de M. le duc de Bourbon était dans un chariot à huit

chevaux avec quatre *aumôniers* « à cheval qui portaient le poêle. »

En pareille conjoncture, M. Madier de Montjan, M. Barolet, M. Henri Martin, M. Charles Edmond auraient été obligés de prendre des leçons d'équitation où de céder les cordons du poêle à des cavaliers en soutane.

Jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, la plupart des corps, placés sur des brancards, étaient transportés à la main comme nous voyons faire aujourd'hui pour les petits enfants. On rencontrait souvent de ces brancards stationnant devant les cabarets, pendant que les porteurs s'administraient à l'intérieur force libations joyeuses.

Le brancard ne servait guère qu'aux petits bourgeois et aux artisans. Des qu'il s'agissait d'un *personnage*, on employait le corbillard surmonté d'un catafalque et traîné par un nombre de chevaux en rapport avec la fortune et la qualité du défunt. Si M. Louis Blanc avait eu la gloire de fonder la République au dix-septième siècle, tâche que Louis XIV lui eût rendu sans doute difficile, il aurait eu probablement un de ses enterrements fantastiques qui étaient à la mode alors et dont on n'a vraiment pas d'idée aujourd'hui.

A cette époque, le char funèbre était si lourd, les rues étaient d'un parcours tellement difficile que l'on redoutait toujours un accident, et que, pour y parer, les crieurs jurés emmenaient avec eux une escouade d'ouvriers selliers, bourelliers et charrons, munis d'aléas, de pinces, de marteaux, de clous et d'onclumes. Il fallait les avoir sous la main et cependant ne pas les mêler, en costume de travail, à la foule des invités. Le moyen pour arriver à ce double résultat était d'une inconvenance excessivement ingénieuse : on les faisait monter dans le corbillard, sur le cercueil même, et ils étaient dérobés aux regards du public par d'amples draperies qui tombaient de l'impériale jusqu'aux plats-bords du char.

Pendant le trajet, ils jouaient aux dés sur la bière, bivaient à même dans les bouteilles qu'ils avaient eu soin d'emporter, et parfois même entr'ouvraient les rideaux noirs, montraient une mine rubiconde et faisaient la grimace aux aumôniers à cheval, qui en perdaient les étriers.

Ce fut Napoléon Ier qui centralisa les services funèbres à Paris et en fit un véritable monopole. Jusque-là, des conflits avaient éclaté à chaque instant entre les entrepreneurs de pompes funèbres et le clergé. L'empereur accepta un entrepreneur unique, privilégié responsable ; mais il lui imposa un cahier des charges qui l'obligeait à remettre aux représentants des cultes reconnus plus de la moitié de l'argent qu'il avait à toucher. C'est à peu de chose près le système qui subsiste encore.

Aujourd'hui, par le cahier des charges imposées à l'administration des pompes funèbres, le ser-

vice est divisé en neuf classes : la première coûte 7, 184 francs, et la neuvième 18 francs 75 centimes. Inutile d'ajouter que dans les enterrements comme celui de M. Louis Blanc, les *faux frais* dépassent de beaucoup les prévisions du tarif.

Cependant, si l'on permet aux Pompes funèbres de faire des bénéfices considérables, cette administration doit, en retour, payer son monopole par des compensations assez lourdes.

La Ville paye à l'entrepreneur 5 francs par corps inhumé dans les cimetières de Paris ; mais l'entrepreneur doit faire remise aux représentants des cultes reconnus de 56 o/o sur toutes sommes encaissées par lui. En outre, les Pompes funèbres sont tenues de faire gratuitement le convoi de tout indigent dont la famille ou la succession ne peut acquitter les frais portés au tarif d'une des neuf classes désignées. C'est là une charge assez lourde, car le nombre des inhumations gratuites dépasse régulièrement et de beaucoup celui des inhumations payantes.

Les porteurs, qui ont un argot à part, ont une façon à eux de tarifier les morts. Ils disent : « J'ai fait un *saumon*, un *hareng*, ou un *éperlun*. » Ce qui veut dire :

« J'ai porté le corps d'un riche, d'un pauvre ou d'un enfant. » C'est langage pittoresque fait vraiment froid dans le dos. D'ailleurs ces gens en service funèbre ont la réputation d'être naturellement très gais. Cette réputation est si bien justifiée que plusieurs figurent, le soir, dans les ballets-pantomimes de certains théâtres, et que l'un d'eux a obtenu, sous le sobriquet de Clodoche, une gloire de danseur à gages qui est devenue presque européenne.

Pour subvenir d'une façon régulière aux exigences d'un service qui représente normalement plus de cent enterrements par jour, les Pompes funèbres possèdent un matériel considérable et un nombreux personnel. On doit avoir en provision prévue les tentures, les chevalets, les candélabres, les coussins, les benitiers, en un mot, tous les objets nécessaires à la cérémonie. En outre, 6,000 voliges, ou bières en sapin sont en réserve à l'administration centrale, sans compter le dépôt obligatoire dans chacune des mairies des vingt arrondissements de Paris, et le magasin de *chènes* ou cercueils de luxe qui peuvent être demandés pour les inhumations de classes supérieures.

585 agents de toutes sortes, 570 voitures-corbillards, chars, berlines de deuil, fourgons à tenture, 270 chevaux suffisent aux besoins de la mortalité ordinaire ; en cas de force majeure, pendant les épidémies, on loue des chevaux à la Compagnie des Petites-Voitures.

Le Père-Lachaise, où va être enterré Louis Blanc, est le cimetière favori de la population parisienne ; il contient environ trente mille concessions perpétuelles et depuis 1804 jusqu'aujourd'hui, il a reçu plus de sept cent mille

corps ; c'est une grande ville de morts.

EMILE VILLEMOT.

Chien chien.—Marche te couchor, depuis tant de temps que tu est de bout ? animal.—Bien, je ne pense pas je reste là où je suis, depuis de longues années, pour l'intérêt du genre humain, c'est-à-dire pour faire connaître à tous, qu'au No. 217, Rue Notre Dame, il existe une maison qui vend toutes espèces de pelleteries à bien bas prix ; inutile de dire que c'est la maison Dubuc Desautels & Cie.

ALPHONSE

Alphonse pendant les fêtes du Jour de l'An, a juré qu'il ne se laisserait surpasser par aucun de ses concurrents. Il a entassé merveille sur merveille dans son populaire restaurant qui est une véritable bonbonnière par le luxe et l'élegance qui y règnent. Les viandes les plus succulentes, pâtisseries, charcuteries, huîtres en écaille, huîtres en soupe ou rotiesont toujours à la commande des consommateurs. Le service est de première classe. Allez en juger par vous même au coin de la rue Craig et de la Côte St. Lambert.

JOHN RASCO, PERE.

Annonce à vos amis et au public en général, qu'il est revenu de son voyage de l'ouest, et qu'il continuera comme par le passé, son commerce de remèdes sauvages, pour toute espèce de maladie, à son ancienne place d'affaire, No. 419 1/2 Rue Craig, (en face du Champ de

Mars).

Une visite est humblement sollicitée.

—ooo—

N. B.—Alfred Rasco, fils est maintenant établi à Ottawa No. 58 Rue George. 23 Dec —juo.

AUX MENAGERES.

—ooo—

Economisez votre argent en allant acheter vos viandes, légumes, épicerie, etc., chez Charles Meunier, coin de la côte St. Lambert et de la rue Craig. Vous y trouverez toutes espèces de gibier, poisson, viandes de choix inspectés aux abattoirs, charcuterie, fruits, viandes salées et fumées, épicerie, nos liqueurs etc. Tout est garanti de première qualité. Commandes livrées à domicile. M. Meunier a toujours vendu et vendra toujours à meilleur marché que ses concurrents.

Hiver.—L'hiver est arrivé avec ses frimas et la question à l'ordre du jour de s'enmitouffler de manière à ne pas contracter des engelures et des rhumatismes.

Pour le bon marché il faut acheter ses fourrures, chez Deroche et Lefrançois No. 614 rue Ste. Catherine. Capots de mouton de Perce, circulaires, gantelets, etc. aux prix du gros.

MUSIQUE NOUVELLE

MUSIQUE VOCALE

- L'oiseau Mouche chite..... 25 E. LAVIGNE
- Puisque j'ai mis ma lèvres..... 30 E. LAVIGNE
- Dans le bois 30 E. LAVIGNE
- Aubade familière 25 LACOME
- Endors-toi ?... 40 SCHUBERT
- Le Régiment de Sambre et Meuse Planquette 20
- Romance du baiser (Mascotte) 25 AUDAN

MUSIQUE INSTRUMENTALE

PIANO SOLO

- PAOLO GIORZA, Polka 40 (Immense succès moyenne difficulté.)
- CHEVAU — LEGERS — QUADRILLE 50 (Joué avec beaucoup de succès par la musique de la cité)

Expédié Franco sur réception du prix marqué en timbres-postes de 1 centin du Canada ou des Etats-Unis.

LAVIGNE & LAJOIE
265

Rue Notre-Dame, Montreal

Pianos et instruments de musique de toutes sortes.

Seuls agents pour les Célèbres **PIANOS SOHMER** qui ont remporté les 2 premiers prix à l'Exposition de 1882.

Montreal 12 Nov.— n. o.

IMPRIMERIE

DE



Ayant un matériel d'imprimerie très étendu, est en mesure d'entreprendre l'impression de toutes espèces d'ouvrages, dans les deux langues, tels que Bibles de Notaires, Avocats, Gens, etc.

En-Tête de lettres, En-Tête de comptes, Lettres Funéraires, Cartes d'affaires, Cartes de visites, Billets de Concert

Circulaires, Programmes, Catalogues, Factums, Pamphlets, Affiches, Chèques, etc

LE TOUT

Exécuté avec soin, élégance et promptitude

On se charge également des Ouvrages de Luxe de tous genre, imprimés en Or, bronze, Argent et diverses autres couleurs.

A DES PRIX TRES MODERES.

Une attention toute particulière sera donnée aux commandes de la campagne, et l'expédition se fera avec régularité à n'importe adresse.

S'adresser à l'imprimerie de

W. F. DANIEL

25 RUE STE-THERESE 25
Coin de la rue St. Gabriel
MONTREAL.

Un magnifique Berlo à vendre. S'adresser à

M. P. LABONTÉ,

au No. 39 rue Ste. Marie, chez A. LUSSIER, Hotelier.